

Roberto Polo, nouveau Grand d'Espagne

La Belgique n'aura pas su retenir le grand collectionneur américain qui cède une partie de sa vaste collection (7.000 œuvres) à la Région de Castilla-La Mancha, dont de l'Art belge de premier plan. Alors, cap sur Tolède!

Par Étienne Bastin, à Tolède

LA FIGURE

C'est fait! Ce 27 mars était inaugurée à Tolède (Espagne) la Colección Roberto Polo. Centro de Arte Moderno y Contemporáneo de Castilla-La Mancha (COPO) qui abritera dorénavant une partie de la collection réputée anthologique (7.000 œuvres) de Roberto Polo. Celui-ci s'était installé à Bruxelles en 2007. Prêvu pour une durée de 15 ans renouvelables, la cession concerne 71 œuvres, représentant 173 artistes d'Europe et des États-Unis, et couvre les XIX^e et surtout les XX^e et XXI^e siècles et

toutes leurs avant-gardes.

À côté de célébrités (Delacroix, Kandinsky, Schlemmer, Moholy-Nagy...), des artistes peu ou mal connus et une sélecte collection d'art belge. Sur les deux étages de l'ancien couvent de Santa Fe (XVI^e), 250 œuvres – peintures, meubles, œuvres sur papier, photographies, sculptures, installations – tutoient une architecture multiséculaire. Une autre partie de la collection sera installée au château historique de Cuena et dans l'ancienne bibliothèque du Miradero à Tolède avant la fin 2023. Cette cession, que l'on compare avec celle de la collection Thyssen-Borne-

misa à Madrid en 1993, est une aventure artistique digne de la collection Peggy Guggenheim à Venise.

Quelle est l'histoire de cette cession majeure pour l'Espagne et la vie de l'art? Personnellement, je n'avais jamais imaginé qu'un gouvernement créerait un musée pour abriter une partie de ma collection. C'est la région de Castilla-La Mancha qui voulait ouvrir ce musée d'art moderne et contemporain à Tolède et à Cuena. Ils ont pris contact avec moi en 2016 après s'être renseignés sur ma collection. J'ai visité les trois sites prévus: le couvent Santa Fe et la bibliothèque du Miradero à Tolède ainsi que le château de Cuena. Ma décision résulte bien sûr de raisons factuelles, objectives: Tolède, à 25 minutes en train de Madrid, est la deuxième ville la plus visitée d'Espagne après Barcelone; c'est la capitale de l'ancien Empire espagnol, riche d'un incroyable patrimoine artistique; c'est la ville des trois cultures – chrétienne, juive, musulmane; ma collection tourne beaucoup autour des sources de l'abstraction et l'Islam en est une du fait qu'elle interdit la représentation figurative. Mais la raison qui m'a convaincu est plus personnelle, plus abstraite: on m'avait présenté Tolède comme une ville fermée à la modernité. J'ai découvert au contraire que,

par son histoire, Tolède avait abrité des maîtres de la modernité comme le cinéaste Buñuel, les artistes Diego Rivera et Picasso ou le sculpteur Alberto Sánchez. Et El Greco, Tolédan d'adoption, était déjà en avance sur son temps. Créer un musée d'art moderne et contemporain à Tolède m'a donc paru un geste historique très fort. Le musée qui abrite ma collection a tous les avantages d'un musée d'État, avec son rayonnement international. Sa direction est assurée par une fondation d'intérêt public.

C'est aussi une continuation des liens artistiques entre l'Espagne et l'Europe du nord, avec la Flandre notamment. Oui, l'empire espagnol intégrait la Flandre et les Pays-Bas – je signale que ce sont les Flamands qui, en inventant la peinture à l'huile, ont inventé le marché de l'art, car on peut vendre des tableaux mais pas des fresques murales! L'Espagne possède aujourd'hui les collections les plus riches au monde de peinture flamande et néerlandaise. Par contre, les musées du pays sont dépourvus en œuvres des XX^e et XXI^e siècles de ces mêmes régions. Ma collection, après celle de Thyssen-Bornemisza, vient donc remplir un vide. Dans la cession, il y a par exemple des œuvres de Daumier, Delacroix ou Vantongerloo qui ne sont pratiquement pas présents dans les musées espagnols. L'abstraction n'est arrivée en Espagne qu'à la fin des années 50, précisément à Cuena, qui a ouvert le plus ancien musée d'art moderne du pays.

Vous possédez une fascinante collection d'œuvres d'artistes belges avant-gardistes (Henry van de Velde, Victor Serwanckx, Pierre-Louis Flouquet, Karel Maes, Marthe Donas...). L'État belge a-t-il réagi à ce départ en Espagne? Aucune réaction! La Belgique n'a pas d'identité nationale et n'a pas de sens patrimonial. Je me demande même si ce

«Je me demande même si la Belgique existe. Elle se divise de plus en plus... Et il n'y a pas de loi de préemption sur les œuvres d'art pour les empêcher de quitter le territoire.»

ROBERTO POLO
COLLECTIONNEUR



Dans l'ancien couvent de Tolède transformé en musée d'art moderne et contemporain, Roberto Polo pose devant l'extraordinaire «Salted meat» (2014) du peintre et poète anversois Jan Van Nierit.

pays existe. Il se divise de plus en plus... Et il n'y a pas de loi de préemption sur les œuvres d'art pour les empêcher de quitter le territoire. Si ma collection était née en Espagne, elle n'aurait pas pu sortir du pays.

Et justement, comment est née votre passion pour les avant-gardes belges? Il y a déjà une vingtaine d'années. Quand j'ai commencé à m'y intéresser, les Belges se moquaient de moi! Ils ont toujours tendance à vouloir s'effacer. Or la plus grande révolution dans l'art pictural à la fin du XIX^e siècle, l'abstraction, est née en Belgique avec Henry van de Velde. Il est le premier à initier une double révolution, l'abstraction et l'abstraction en série, avec ses peintures «Abstraction N°1, N°2», etc. Puis il exporte sa vision en Allemagne. Le Bauhaus ne serait pas né sans lui. Ce sont les Allemands qui ont valorisé Van de Velde, qui est encore peu connu dans son pays. De même, les tout premiers collages Dada sont l'œuvre du Belge Paul Jostens (1916). Marc Emman peint la première œuvre surréaliste. La première chaise tubulaire de l'histoire est conçue par Marcel-Louis Baigniet en 1927. À l'époque, les deux plus importants galeries d'avant-garde dans le monde, étaient les galeries Der Sturm à Berlin et le Centaure à Bruxelles. Une grande partie des protagonistes de ces deux galeries était belge.

Un musée qui illustre l'acuité du regard de Roberto Polo? Oui, je pense que j'ai cette capacité de voir ce qui est invisible aux autres et de détecter une œuvre qui a changé le cours de l'histoire de l'art. Dans cette collection, il y a de la matière pour récrire une partie de l'histoire de l'art. C'est pourquoy, outre les résidences et ateliers d'artistes, nous organisons des résidences pour chercheurs et historiens de l'art.

Vous dites que «c'est un musée qui ne chantera pas la même chanson». Depuis plusieurs décennies, dans les nouveaux musées d'art moderne et contemporain, on sait ce qu'on va voir avant même d'y entrer: la liste des artistes officiellement approuvés. Au début du film «The Square» – que j'ai vu cinq fois – un journaliste demande au conservateur du musée en quoi consiste son défi majeur. Il répond: «Pour acheter une œuvre, nous sommes en concurrence avec des gens qui peuvent, en une demi-heure, acheter ce que nous ne pouvons acheter qu'en une année!» Il avoue par là que les musées achètent ce qu'achètent les nouveaux riches ignorants et que les musées achètent tous la même chose. Il n'y a plus de regard original et connaisseur. Ici à Tolède, le public ne sait pas ce qu'il va voir. À côté de noms célèbres, il y en a beaucoup d'autres, tout aussi importants, et qui n'ont encore jamais été vus en Espagne.

Pendant vos 11 années à Bruxelles, la Roberto Polo Gallery a organisé une cinquantaine d'expositions, chacune étant accompagnée d'une monographie. Que retiendrez-vous de cette période de votre vie? Ma collection telle qu'elle s'est constituée, et que j'ai la joie à présent de montrer au public, est fortement liée à ma période bruxelloise. Je suis allé en Belgique à cause de trésors que j'y ai découverts et pour vivre au cœur du pays.

En marge de la Collection Roberto Polo, la prochaine exposition temporaire au Centre d'art moderne et contemporain de Castille-La Mancha présente 60 toiles grand format et 120 coupes sur papier du peintre américain Werner Mannaers (1954). «Convulsive Beauty», c'est jusqu'au 30 juin, à Tolède. www.coleccionrobertopolo.com

Retour à Tolède

Il y a décidément du belge, et du bon!, à voir à Tolède avec les 18 toiles monumentales, entre abstraction lyrique et expressionnisme abstrait, qu'expose le peintre législo Yves Zurstrassen au Museo de Santa Cruz, en attendant une grande exposition à Bozar, cet automne.

Chez Yves Zurstrassen, l'Espagne est une longue histoire. «Ma grand-mère Hando était espagnole, et le grand-père de ma grand-mère, qui vivait en Colombie, en est parti en 1830 pour Paris. Ses propres ancêtres s'étaient installés en Colombie en 1630. Son ascendance est un véritable collage de plusieurs matières, espagnole, française, allemande, comme sur ses toiles. «Mes ancêtres étaient partis de Tolède, puis étaient venus français au XIX^e siècle. Du côté paternel, c'étaient des laïners possesseurs d'une filature à Verviers. Enfin, je me moque de ma laine.» Or, son atelier est une ancienne filature de coton, devenue, successivement, entrepôt, studio de cinéma, garde-meubles et squat. Et ses toiles évoquent le tissu, la trame. «Ma préférence est une toile de lin. J'aime y passer mon temps».



«Je me retrouve dans l'apprêt espagnole, dans cette franchise»

YVES ZURSTRASSEN
ARTISTE, PEINTRE

grandes. Sur ses toiles, le mouvement est phénoménal, l'impression de vitesse saisissante, la sensation de jaillissement constante. «Je me retrouve dans l'apprêt espagnole, souligne Yves Zurstrassen, dans cette franchise.» Certains sujets puisent leur inspiration dans des motifs mauresques, et leur extrême mobilité évoque le lien entre l'Espagne et la civilisation arabe, la lumière mouvante des moucharabehs.

À Santa Cruz, il expose dix années de travail, dans l'écrin d'un bâtiment chargé de siècles, un ancien hôpital devenu musée qui, à l'instar du Sint-Janshospitaal de Bruges, soigne le regard et les âmes avec de la couleur et de la toile, après avoir soigné les corps. Comme Roberto Polo, il est admiratif du travail de fond réalisé pour l'art contemporain par la Région de Castille-La Mancha, avec Tolède en capitale.

JOHAN-FRÉDÉRIK HEL GUEDJ

«Free Energy», jusqu'au 30/6 au Musée de Santa Cruz, à Tolède.

Cinéma



Dans «One cut of the dead», projeté le 13/4, c'est une histoire de zombies qui nous fera frissonner. © DOC

Tremble, Brruxelles, revoilà le Biff!

VOS SORTIES

Le Festival International Fantastic Film Festival commence ce mardi à Bozar. «Plaisir et frissons au menu, sur un marché porteur de nouveautés. Les festivités débutent donc ce 9 avril avec «Simetierre» de Kevin Kölsch et Dennis Widmyer. Il ne s'agit pas exactement d'un remake du film de Mary Lambert sorti en 1989 mais plutôt d'une «version» du roman de Stephen King. Roman, petit rappel, dans lequel il est question de sépultures qui ont fâcheusement tendance à (r)naître leurs locataires d'intentions peu pacifiques. Maître King a apprécié le long-métrage, précisément en ces termes: «It's fucking great!» Le Biff se terminera le dimanche 21 avril, notamment avec «Greta», le petit dernier de Neil Jordan («La compagnie des loups», «Entretien avec un vampire...»). Une histoire de maternité par procuration, où l'on retrouvera Isabelle Huppert et Stephen Rea notamment.

Comme il se doit, le programme de cette 37^e édition du festival est copieux: une centaine de films, des avant-premières belges et internationales, de la VR, des expos, des rencontres, une «gaming zone», de la lecture (quatrième édition du Boulevard du Polar) et des animations plus horribles les unes que les autres, à commencer par le mythique rafting sur maux humains qui marque le retour au Biff du non moins mythique Magic Land Théâtre.

Fantastique, horreur, science-fiction, merveilleux, thriller: le film de genre se porte de mieux en mieux, merci pour lui. Si l'on consulte le box-office belgo-luxembourgeois de l'an dernier (selon Box Office Mojo), il squatte le top des plus grosses rentrées. Les blockbusters, les «juvéniles world», «Avengers», «Black panthers» et «Maze runners» dominent, et derrière, on repère encore «Halloweens», «The first purge» et «Insi-dious» (soit les derniers volets en date de franchises ayant déjà fait leurs preuves, plus souvent financières que de qualité), mais aussi «45», «Un bruit», de John Krasinski (44,663.000 euros), et «Hérités», plutôt censuré par la critique (39,5, près de 350.000 euros).

Un vrai marché
Au Biff, on souligne à juste titre que le film de genre est bien sou-

vent une manière d'évoquer et parfois même d'exorciser les maux de notre monde... «Certains parlent aujourd'hui d'âge d'or, nous dit Kevin Kölsch, coréalisateur de «Simetierre». Mais je crois que c'est surtout en référence aux bénéfices réalisés par ces films. Si vous regardez en arrière, on a connu ce genre de période tous les trois ou quatre ans. Ce qui change, c'est qu'on commence à prendre la chose au sérieux. Dans «Get out», Jordan Peele traite de sujets très contemporains, et ça, c'est quelque chose d'intéressant. Des gens comme lui ouvrent la voie pour qu'on considère le film d'horreur différemment. Mais pourquoi aujourd'hui ces films font-ils tellement d'argent? Je ne sais pas...» Et d'ajouter en riant: «Peut-être le marketing est-il le meilleur!»

«Ce qui change, c'est qu'on commence à prendre la chose au sérieux. Des gens comme Jordan Peele ouvrent la voie pour qu'on considère le film d'horreur différemment.»

KEVIN KÖLSCH
CORÉALISATEUR DE «SIMETIERRE»

C'est dans le cadre du Biff qu'aurea lieu le troisième Bif Market, un «marché» destiné à faire bouillir les projets des réalisateurs en herbe. Alors que le nombre de participants, acheteurs et vendeurs a quasi doublé depuis la première édition et que les présentateurs de «work in progress» affluent, ses organisateurs vont plus grand. Jusqu'en Amérique du Sud! Comme l'ex-pleique Romain Roll, manager de ce marché, un partenariat vient en effet d'être conclu avec l'INCAA-Blood Window en Argentine, histoire d'échanger des projets de séries télévisées de genre. En clair: deux projets argentins seront présentés lors de

Bif Market (le 12 avril à 16h), et deux projets belges seront sélectionnés (après appel lancé ce même 12 avril) pour être présentés en Argentine, lors du prochain Blood Window organisé en décembre pendant le festival Ventana Sur à Buenos Aires.

Au Bif market, on vient d'un peu partout dans le monde chercher des partenaires, financiers comme techniques. Et ça marche. «Deux des quatre 'work in progress' présentés l'année dernière ont abouti», souligne Romain Roll. Résultat: «In the trap», une production française, et «Achoara», une production franco-marocaine, font partie de la centaine de films projetés au fil des prochains jours. **SIMON DAMMAN**

Du 9 au 21 avril, à Bozar. www.biff.net

NOUS IRONS VOIR...

- «Iron sky 2» (10/4)
Triens et nazis survivants d'un conflit nucléaire se retrouvent sur la Lune. Parmi les religions nouvelles: le jobsisme...
- «Hellboy» (12/4)
Question: pourquoi un remake des aventures de cet envoyé de l'enfer déjà bien adaptées à l'écran par Guillermo del Toro? On l'ira vérifier.
- «Chasing the dragon» (13/4)
On nous le promet comme «le Scarface» made in Hong-Kong. Au Biff, la sélection asiatique étant toujours top...
- «The beach bum» (16/4)
Mis en images par notre compatriote Benoit Diebie, Matthew McConaughey joue au poète rebelle avec le rappeur Snoop Dogg. Alléchant.
- «Play or die» (18/4)
«Escape game» à la cote. En version belge, voilà une chasse au trésor dans un hôpital désaffecté avec, au casting, un certain Thomas Mustin. Oui, Mustin! **S.D.**